

# Il y a toujours des connards qui finissent par foutre la merde

Alice

2016 ; rédaction en juillet

*L'idée de base de ce texte m'est venue lors d'une pause thé, au boulot. Un collègue se plaignait du retard de la morale humaine sur la technologie et du fait que tout trouve rapidement un mauvais usage ; j'ai trouvé que cela était assez inspirant pour des trucs genre dystopie (« ou utopie », m'avait-on fait remarquer).*

*J'ai pondu la majeure partie du brouillon avec, comme fond sonore, le très bon quoique pas toujours abordable Panopticon d'Isis, qui m'évoque toujours une ambiance à la Fahrenheit 451. Ça m'évoquerait aussi sans doute 1984 si j'avais réussi à le lire (j'en parle depuis des années... ). À vrai dire, je voulais, avant toute cette histoire, pondre purement et simplement une nouvelle sur Panopticon, mais je n'étais pas si inspiré que ça. J'ai un peu fait d'une pierre deux coups, donc. C'était également l'occasion de me forcer à pondre au moins deux personnages, et quelques bouts de dialogues. Je suis ici assez loin des textes dans lesquels je me réfugie d'ordinaire. Nulles grandes ambitions, ici ; plutôt un exercice enrichissant.*

\*  
\* \*

Je regardais le plafond. J'étais plutôt motivé pour me lever, mais me mettre en action alors que mon réveil ne s'était pas encore déclenché me semblait, pour je ne sais trop quelle raison, contre-nature. Alors, j'attendais, en commençant à anticiper les événements de la journée qui allait débiter, comme je l'aurais fait il y a des années à l'aube de mon anniversaire.

Quelques jours auparavant, j'avais proposé à Oscar, un bon ami, de m'accompagner au marché noir technologique. L'occasion pour moi, qui m'y rends d'ordinaire dans une solitude assez épuisante, de tenter de partager un peu ma passion, et de mieux faire connaître mon monde à Oscar.

Je n'aime pas trop cette appellation de « marché noir » : elle nous donne immédiatement des allures de truands. S'il est vrai que nous sommes officiellement hors-la-loi, nous nous voyons plutôt comme de simples curieux, voire des explorateurs ou activistes vertueux pour certains, selon nos motivations et valeurs. Nous constituons un réseau de passionnés et nous retrouvons assez régulièrement dans des lieux tenus secrets, dans le but de vendre, acheter ou échanger des objets technologiques interdits à cause de leur avancement. Bien entendu, nous en profitons pour discuter de tous ces appareils qui nous fascinent et pour en rafistoler certains, développant ainsi nos compétences en électronique... et aggravant notre cas aux yeux de la loi.

Pourquoi ? Car, des années de cela, suite à une série de scandales de natures diverses – armement, espionnage, pollution... –, un gouvernement quelque peu radical a entrepris de faire passer on ne sait trop comment un décret vi-

sant à freiner, pour ne pas dire interrompre, tout progrès technologique. Certains des appareils les plus avancés, jugés dangereux pour l'ordre public, furent par la même occasion interdits, et, depuis lors, toute nouvelle invention ne peut être utilisée, et a fortiori commercialisée. Les contrevenants s'exposent à des amendes généralement bien trop lourdes pour nos salaires en tout temps insuffisants. Il n'est pas non plus rare que des peines d'emprisonnement soient prononcées, pour les cas où l'objet illicite peut être perçu comme une arme pour peu que l'on le regarde sous un angle peu orthodoxe et à travers un esprit mal tourné.

L'idée derrière cette décision, si l'on en croit les discours de l'époque, était de laisser le temps à la morale humaine de rattraper la technologie, et ainsi d'éviter que toute nouvelle création trouve systématiquement de mauvaises mains entre lesquelles tomber. L'un des nombreux problèmes que cette décision a amenés est que la frontière entre les objets légaux et illicites n'a cessé de se brouiller au fil des années, cachée derrière des textes de lois dont la complexité suffisait à faire croire aux plus vulnérables que tout était défini le plus clairement du monde. De plus, le temps a fini par empoussiérer les esprits jusqu'à faire oublier à la majeure partie de la population jusqu'à la raison de l'instauration de ces règles, empêchant toute envie de responsabilisation de naître en nous. Laissez reposer une règle, si étrange soit-elle, suffisamment longtemps, et le peuple ne la percevra plus que comme un élément de son environnement, quelque chose qui « a toujours été comme ça » et qui « doit bien avoir une raison ».

Oscar était déjà là quand j'arrivai, mais semblait ne devoir son avance qu'au hasard : il avait la mine de celui qui

aurait accepté de se joindre à moi avant tout pour me faire plaisir, voire pour calmer une fois pour toutes mes ambitions prosélytiques. Curieusement, cela ne me motiva que davantage, et j'interprétai malgré moi son air blasé comme un regard de défi.

J'avais déjà entrepris de nombreuses fois d'exposer aux yeux impassibles d'Oscar la beauté de la technologie, mais ses réactions n'allaient que de l'incrédulité – lorsque je me contentais de lui montrer un objet – à la méfiance – lorsque je le poussais à en manipuler un lui-même. J'espérais qu'une fois immergé dans l'ambiance chaleureuse du marché, entouré de passionnés, il commencerait à mieux me comprendre.

Nous nous mîmes en route sans tarder. Le trajet fut des plus banals, à ceci près que j'évitai d'aborder les sujets liés à la technologie : Oscar était déjà bien loin de sa zone de confort, il aurait été risqué de lui en demander davantage. Bientôt, nous quittâmes les rues familières à Oscar pour nous aventurer dans le dédale de ruelles qui les bordaient. Je savais très bien où j'allais, mais moi-même n'ai jamais pu me sentir à mon aise, dans ces recoins oubliés. Les passages y sont assez étroits, délimités par des parois de tôle tachetée, conçues pour les piétons uniquement mais tout juste empruntés par les quelques infortunés habitants de ces lieux et la poussière flottante qui, en ce matin de printemps, brillait faiblement au soleil.

Après quelques pénibles minutes d'errance maîtrisée, nous arrivâmes en vue de mon objectif : une plaque métallique, d'apparence quelconque, se dressait au beau milieu d'une façade. Comme dans tout le quartier, de vieilles affiches annonçant des événements depuis longtemps passés et oubliés pendaient en lambeaux aux murs, cohabitant avec

des posters de propagande anti-technologie encore tristement actuels.

Ne prenant pas la peine d'expliquer ce qui allait, sous peu, s'expliquer de lui-même, je m'arrêtai et sortis mon lourd trousseau de clefs – qui, à vrai dire, portait un peu tout sauf des clefs. Une simple pression sur un bouton dissimulé sur une breloque bricolée par mes soins, et un signal fut envoyé sur une courte distance. Répondant à l'appel, la paroi pivota, dévoilant un couloir d'un noir absolu. Je m'y engageai, et Oscar, impassible et silencieux, m'imita. Alors que le passage se refermait sans bruit derrière nous, je jetai un ultime regard par dessus mon épaule pour m'assurer que personne ne nous avait vus. Comme pour rendre l'atmosphère encore moins accueillante, des cliquètements et une secousse soudaine annoncèrent la mise en mouvement du petit vestibule dans lequel nous venions de pénétrer. Dans la pénombre, ce voyage était d'autant plus déroutant, et je sentis comme par télépathie le regain de contenance d'Oscar lorsqu'une pâle lueur nous enveloppa enfin. Arrivé au niveau de l'unique sous-sol, l'ascenseur s'ouvrit comme une fleur un peu rouillée, et je m'avançai tout naturellement, avec l'assurance et le contentement que donne l'impression d'arriver chez soi.

Comme souvent, une saine et joyeuse agitation régnait dans le grand entrepôt souterrain : une ribambelle de vendeurs, rangés côte à côte, marchandaient comme des brocanteurs. Les merveilles disposées sur leurs tables m'attiraient déjà malgré la distance et le fait que la fonctionnalité de la plupart de ces objets m'était impossible à deviner.

Au milieu de ces étalages, d'autres de ces passionnés rebelles discutaient par petits groupes, gesticulant ou manipulant curieusement des objets technologiques, se les passant

occasionnellement pour permettre à leurs amis de les inspecter à leur tour. Au fond du hangar, des ateliers de réparation visaient à ressusciter ou à améliorer nos précieux gadgets. On y trouvait çà et là les pointes de frustration, d'agacement et de désespoir qui caractérisent toute entreprise de réparation, mais l'ambiance restait globalement bon enfant.

Déjà, je me sentais respirer ; ce lieu était un véritable parc d'attractions pour moi. Un parc rempli d'amis, dont certains s'avançaient d'ailleurs déjà pour me saluer. Oscar, hermétique à mon bonheur, ne bougeait pas d'un pouce, et se contenta du strict minimum pour faire acte de présence auprès de ceux qui venaient à notre rencontre.

S'ensuivirent plusieurs discussions, présentations et initiations. Oscar n'avait pas forcément l'air de passer le meilleur moment de sa vie, mais se laissa peu à peu gagner par l'ambiance festive, à défaut de se passionner pour les objets que nous lui montrions. Au moins, cela nous faisait une sortie un peu originale, et il saurait de quoi était faite cette partie-là de ma vie.

Cependant, tout allait s'écrouler en un instant, un instant exceptionnellement confus dans lequel je n'aime jamais mentalement replonger. Tout commença par un cri : « Planquez tout ! » lâcha quelqu'un qui semblait vouloir se faire entendre tout en restant relativement discret. Avant que mon cerveau ne puisse étudier les implications de cette phrase alarmée, je réagis au réflexe primaire qui consiste à regarder dans la direction d'un bruit soudain. je vis alors des hommes armés, portant casque et uniforme bleu marine, débouler d'une des nombreuses galeries qui aboutissaient au hangar.

« Police technologique ! » cria l'homme de tête. « Restez où vous êtes, et les mains en l'air ! ». Oscar, réveillé assez

brutalement par la panique générale, était déjà en train de tenter de fuir par l'ascenseur, ce qui lui valu de recevoir un violent coup de pied d'un autre policier, qui se laissait tomber dans la vaste cage d'ascenseur, accroché à une corde.

Nous étions cernés, pris au piège dans notre Éden souterrain ; les agents eurent vite fait de nous rassembler au centre du hangar, entassés comme des moutons tenus en respect par une meute de chiens bien entraînés.

« Alors ? On se planque pour vendre de la marchandise dangereuse ? » clama finalement l'un des policiers. Il ne regardait personne en particulier, comme un acteur de théâtre tentant d'impliquer son public, sauf que lui seul semblait s'amuser.

Mon œil affûté ne pu s'empêcher de passer en revue l'équipement de nos assaillants. Je savais depuis longtemps que les forces de l'ordre bénéficiaient de certaines dérogations les autorisant à user de diverses technologies restreintes, et leur équipement était d'ailleurs prisé des collectionneurs – avec les risques que cela impliquait –, mais c'était la première fois que je voyais une telle panoplie d'aussi près.

Je jetai, aussi discrètement que cela est possible en étant entouré de regards inquisiteurs, un œil sur les étals des marchands. Tout avait promptement été remballé dès l'émission du cri d'alarme qui avait sonné notre glas, mais peur et précipitation constituent généralement un cocktail assez peu digeste, et les cartons, bourrés sans ménagement, n'attendaient qu'une pichenette pour régurgiter nombre d'objets illégaux sur les pieds des forces de l'ordre.

À vrai dire, il était naïf de ma part de même examiner ces cartons : qui donc a déjà pu échapper à la loi avec quelques boîtes pour cacher les preuves ? Nous aurions été mieux lotis

en les empilant pour ériger des barricades... Il ne s'écoula guère de temps – le temps de chute d'une ou deux gouttes de sueur froide s'élançant de mon front, disons – avant qu'un policier ne vienne sonder l'une des boîtes avec le canon de son arme, non sans garder une distance raisonnable entre la marchandise et son corps. Le verdict, que nous aurions tous pu énoncer à sa place, ne se fit pas attendre : « On les embarque ! » cria l'officier, sans haine mais avec la force d'un meneur. Un brouhaha oppressant éclata presque immédiatement, et fut écrasé à petit feu par des coups d'objets contondants distribués avec soin par nos futurs geôliers. Lentement mais sans difficulté aucune, ils nous emmenèrent au commissariat, où nous devions être interrogés individuellement, après une attente qui s'annonçait difficilement soutenable.

La salle où nous fûmes parqués était lourdement gardée par divers dispositifs intrigants dont la force émanait en grande partie du pouvoir dissuasif qu'ils exerçaient sur nous autres, civils, qui n'avions jamais vu la plupart d'entre eux. On comptait notamment plusieurs globes d'un bleu laiteux qui m'avaient tout l'air d'être dédiés à la surveillance visuelle. Des orifices, répartis à intervalles réguliers dans l'embrasure de l'unique porte, m'évoquèrent les barrières à lasers des histoires de science-fiction que j'affectionnais, et je souhaitais vivement qu'il ne s'agisse là que d'une folle extrapolation de ma part.

Oscar fut appelé bien avant moi. Je me demandais bien ce qu'il allait raconter... Il se trouvait dans un de ces cas malheureux où la réalité constitue le récit le moins plausible parmi ceux facilement imaginables. J'étais dans une telle confusion à cause de toute cette affaire que mon inquiétude pour mon ami occupa la majeure partie de mon temps d'at-



tente, uniquement entrecoupé par quelques échanges sans grand intérêt avec les autres prisonniers, dont la plupart provenaient de notre raffe. Nous gardions toute réflexion courte, perturbés par les globes bleus et autres « surveillants » dont les formes douces et les couleurs pâles ne dupaient aucun d'entre nous. Nul ne parvenait à masquer l'inquiétude qui s'installait au fur et à mesure que les prisonniers étaient appelés et ne reparaissaient poins.

Vint finalement mon tour. Ne voyant guère d'autre choix raisonnable, je me convainquis tout en me levant de raconter la vérité : je n'étais qu'un passionné et curieux qui achetait occasionnellement des objets dans ce marché, et je pourrai préciser que je ne revendais rien. Cela me faisait une impression très étrange d'exposer ainsi comme des crimes ce qui était devenu ma vie, mes centres d'intérêt. N'éprouvant que peu voire pas de véritables remords, je peinais à prendre un air coupable, et a fortiori à me défendre efficacement. Au bout de quelques minutes fort pénibles, il m'advint qu'il était plus ou moins de mon devoir de tenter de prendre la défense de mon ami, bien qu'il ne se trouva pas dans le bureau d'interrogation. Cette démarche me valut uniquement un regain de fermeté de l'agent qui me faisait face :

« Vous réalisez que si tout le monde dit ça et qu'on vous croit sur parole, on libère la moitié des mecs sans se poser de question ? » m'expliqua-t-il, avec l'air de celui qui s'adresse à un imbécile. « Cette foutue marchandise vient bien de quelque part, non ? » ajouta-t-il.

Loin d'être en pleine possession de mes moyens déjà réduits, je ne trouvai rien à répondre à cela. Qu'importe : l'officier continua tout seul sur sa lancée :

« Il y avait *des armes*, dans votre hangar. Vous savez

comment on vous a coincés ? Certains d'entre vous ont sans doute tabassé des flics ou volé leurs armes, je ne sais où. Qui sait ce que vous feriez juste pour baver devant des objets interdits et les montrer fièrement à vos rivaux ? Sans parler de l'argent que cela peut vous rapporter. Bref, vu que vous devenez de plus en plus dangereux, nous avons récemment modifié nos armes afin de pouvoir les localiser avec précision. Vous retrouver est devenu un jeu d'enfants. Ainsi, personne ne fera le con avec ces armes trop évoluées pour vous. »

La fatigue ne m'aida pas à encaisser ce soliloque non assumé, et j'explosai, un brin puérilement :

« Pour nous ? Et vous, pour qui vous prenez-vous ? Ce n'est pas parce qu'on vous a servi des privilèges sur un plateau qu'il faut vous croire plus avancés psychologiquement ! »

Comme on pourrait s'en douter, la réaction ne se fit pas attendre :

« Vous voulez ajouter l'outrage à agent à votre tableau de chasse dégueulasse ? Je me ferais une joie de vous boucler pour encore plus longtemps ! » Confirmation, s'il en fallait, que certaines personnes se confrontent difficilement à la vérité, surtout chez les gens détenteurs de fragments du pouvoir en place.

Je me calmai donc et laissai docilement deux poids lourds m'escorter jusqu'à une sorte de cellule temporaire. Cette nouvelle pièce, comme la plupart de celles par lesquelles on m'avait fait passer dans ce commissariat, n'était pas tant sinistre par l'apparence ou le contenu, mais plutôt par son rôle qu'elle tentait de dissimuler par un épurement excessif.

Je crois que l'on m'avait assez clairement détaillé la procédure à travers laquelle on me traînait, mais, perturbé comme je l'étais, j'étais loin d'avoir tout compris. Peut-être

la peur me forçait-elle à considérer ces aspects de mon avenir proche comme des détails. De plus, mon instinct de fureteur ne s'était pas mis au repos malgré les circonstances particulières, bien au contraire : je passais le plus clair de mon temps à soumettre les locaux de la police à un examen visuel soutenu, n'hésitant pas, au risque de sembler encore plus suspect et dangereux, à fixer l'équipement porté par les agents qui déambulaient dans ce décor que j'aurais qualifié de merveilleux si le rôle que j'y jouais avait été différent. Je crois que j'étais bien heureux d'avoir quelque chose d'autre que mon malheur sur quoi me concentrer. J'allais sans doute être jugé plus ou moins sommairement par quelques autres de ces gens qui me regardaient comme le criminel que j'étais devenu, le criminel que je ne parvenais pas à voir.

Je restai un long moment dans cette cellule, comme un objet mis au rebut, dont on ne savait pas quand il redeviendrait utile et dont on finissait par oublier l'existence. Je dû bientôt me rendre à l'évidence : j'allais devoir passer la nuit ici. Rien à proprement parler ne m'indiquait l'heure ; rien d'autre que mon ennui grandissant, et mon cerveau qui réclamait à grands cris un peu de repos – des sources plutôt dignes de confiance, en réalité. J'avisai, résigné, ce qui, dans la pièce dépouillée, se rapprochait le plus d'un lit : une sorte de table basse blanche de longueur vaguement humaine. « Ils auraient pu concéder une petite partie de leur précieuse technologie aux prisonniers, tout de même. . . » grommelai-je intérieurement tout en m'installant aussi peu inconfortablement que possible.

Une fois venu ce qui fit office de matin, des agents vinrent me déloger, presque sans dire un mot. Pas vraiment remis de l'agitation de la veille, je les suivis tout aussi silencieu-

sement. Après quelques embranchements de couloirs indis-sociables, nous émergeâmes dans un grand et long hall à la clarté assommante. Les hauteurs de la pièce étaient flan-quées de passerelles donnant accès à une multitude de portes d'allure robuste malgré leur sobriété héritée du style de tout le bâtiment. Quelques employés et captifs traversaient cette étendue pâle, en petites formations similaires à la notre. Il devait être encore tôt, car cette maigre population peinait à emplir déceimment les lieux, qui semblaient disproportionnés, comme une mer ne noyant que quelques galets égarés.

Alors que je m'évadais dans ces considérations faute de pouvoir m'évader tout court, un mouvement plus vif que les autres attira mon attention, par contraste. Cette anomalie n'était autre qu'Oscar, déboulant seul sur une passerelle. Il jeta un œil en bas et ne tarda pas à me trouver, bien que, trop étonné pour réagir, je ne fis rien pour faciliter sa recherche. À la réflexion, d'ailleurs, je doute que mes gardes m'auraient impunément laissé agiter les bras en m'égosillant.

Je remarquai alors qu'il portait une arme à canon long, aux couleurs froides. « Un fusil électromagnétique », me souf-flèrent mes souvenirs de technophile. Ma raison me souffla tout autre chose, que je transmis en criant à Oscar, toute retenue s'étant évanouie de mon corps :

« Qu'est-ce que tu fous, bordel ? »

— J'ai assommé deux trois mecs et pris ce truc dans l'armurerie ! On va s'barrer ! »

Cette maigre explication délivrée, il interpella sans ver-gogne mes geôliers :

« Lâchez-le et éloignez-vous de lui ! » cria-t-il, avec une autorité que je ne lui connaissais pas. Il se dirigeait lentement vers un escalier situé non loin, sans nous quitter du regard,

son arme prête à l'emploi.

L'un des agents concernés, l'air pas très rassuré face à ce comportement pour le moins extrême, répliqua :

« Soyez raisonnable ! Vous autres, civils, savez à peine vous servir d'un four à micro-ondes ! Posez cette arme !

— Ça ne m'empêchera pas de vous envoyer valser avec ce truc ! Vu la tête que vous faites, d'ailleurs. . . »

Du coin de l'œil, je voyais en effet de la sueur perler sur le visage de l'agent. Soudain, je réalisai que je me trouvais sensiblement dans le même état, et pris une grande inspiration pour tenter de me remettre d'aplomb.

« Vous ne comprenez pas ! répliqua l'autre agent, cette arme n'est pas conçue pour un usage en intérieur ou de précision ! Vous allez tous nous défoncer !

— Alors lâchez-le ! Et puis, rien ne me prouve que vous ne bluffez pas !

— Monsieur, calmez-vous et abandonnez cette arme ! »

Ne supportant plus la tension qui s'installait, je tentai d'intervenir :

« Oscar ! Fais pas l'con, putain ! »

Bien loin de m'écouter, Oscar nous lança un ultime cri :

« LÂCHEZ-LE !! »

Je ne l'avais jamais vu dans un tel état. Du cauchemar qu'elle était, cette situation avait viré à l'horreur. L'arrestation avait sans doute fait céder quelque chose dans la tête de ce pauvre diable au quotidien si paisible. Les vannes de la démente s'étaient mises en action de leur propre gré et inondaient la scène, nous poussant à l'improvisation la plus totale.

C'est alors que le premier policier, plus hardi, scella notre destin à tous avec une tirade malheureuse que lui arrachèrent

la colère et la peur :

« Vous ne faites que donner raison au gouvernement ! La technologie vous rend complètement irresponsables ! Vous vous sentez tout puissants, et vous pensez que tout vous est permis dès qu'un objet sortant un peu du commun tombe entre vos mains ! »

Après une très brève pause qui ne suffit pas à laisser retomber la tension, il résuma sa pensée en éliminant tous les détours :

« Quand on invente des trucs, il y a toujours des connards qui finissent par foutre la merde ! »

Oscar éclata pour de bon, sa contenance oubliée loin derrière lui :

« Vous vous foutez de ma gueule ? Regardez votre équipement ! Écoutez-vous un peu ! Les connards dont vous parlez, *c'est devenu vous !* »

Cet échange avait détourné l'attention d'à peu près tout le monde, et moi-même avait grandement réduit ma vigilance. Je ne remarquai qu'au dernier moment l'agent derrière nous qui dégainait une arme de poing avec assurance. Oscar, presque autant dissipé, réagit comme il pu, avec les tripes plutôt que la raison, et apprêta sa propre arme. La suite ne s'imprima dans ma mémoire que sous la forme d'un flash blanc engloutissant le hall dans un effroyable grésillement qui, je crois, ne quitte plus mes oreilles depuis ce jour.

La période qui suivit reste floue dans mes souvenirs, peut-être parce qu'il n'y a pas grand chose à en tirer. Quelques médecins peu enjoués soignèrent les blessures qui recouvraient mon corps endolori. Je supposais qu'Oscar se trouvait dans une situation semblable non loin, mais les rares individus qu'il m'était donné de voir semblaient peu enclins à m'infor-

mer. Au fond, il aurait tout aussi bien pu être mort.

Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi, sans que je prenne la peine de les compter. Je ne faisais que subir ce douloureux sursis et ne voyais pas forcément d'un très bon œil mes brûlures qui retrouvaient une teinte normale, tandis que quelques sensations revenaient le long de mes membres engourdis. Je tuais le temps en dévisageant les quelques murs dont on m'accordait la compagnie, et constatait, à demi amusé, que la technologie semblait significativement moins avancée à l'hôpital qu'entre les mains des forces de police.

La fatigue et l'ennui me poussèrent à accepter sans trop de réticence la fin du séjour. Je crois que j'étais trop heureux qu'il se passe quelque chose pour m'attarder sur la nature de l'événement en lui-même. Je revécus l'arrestation passée : flanqué d'une escorte dont je me serais bien passé, je traversai la ville, puis des couloirs hostiles. On m'apprit que j'allais être immédiatement jugé. En effet, nous arrivâmes bientôt à un tribunal, de taille tout juste moyenne mais non moins intimidant. Des officiers de police étaient disséminés un peu partout, les uns pour assurer la sécurité et d'autres pour témoigner.

Face à moi, de l'autre côté de salle, se trouvait Oscar. Nous échangeâmes un regard dans lequel passèrent plus de pensées que dans tous les mots que nous nous étions adressés jusque-là. Outre le soulagement de nous découvrir l'un et l'autre en bonne santé, nous ressentîmes tous deux un profond sentiment d'unité.

J'avais voulu le rapprocher de moi par la passion de la technologie ; nous avons été liés par les circonstances, par un combat commun que nous n'avions pas prévu de mener. Et si ce combat était perdu d'avance, nous le perdriions ensemble.

En faisant autant de bruit qu'humainement – et technologiquement – possible.